CASSANDRE FRANÇOISE.

FRANÇOIS, que faites-vous? Où avez vous les yeux? Quel mauvais conseil vous precipite aux mal-heurs, que pourriez aussi facilement prevoir que moy, bien qu'espriſe d'vn sainct enthousiasme, puis que le passé vous a monstré ou deub monstrer cõbien vous sont dommageables les alliances estrangeres trop estroitement contractées, & principalement celle d'Espagne? La perte de vos enfans; vos filles forcées; le saccagement de vos villes; les sacrileges commis en vos saincts Temples; bref la ruine entiere de voſtre pays vous deuroyent esmouuoir, puis qu'en tout cas voſtre condition ne peut estre pire, bien que tout l'vniuers se bandaſt contre vous, pour de force vous contraindre d'effectuer, ce qu'à voſtre mal-heur, & desaduantage de voſtre France vous auez promis. Ie veux qu'y deuſſiez ſuccomber, ce ne ſeroit à voſtre deshõneur, puis que les vaincus ſont contraincts d'accepter telles conditions qu'il plaiſt aux vainqueurs. Mais vous ne voulez attendre, vous eſtes vaincus ſans coup ferir, & par crainte de ceux qui ne ſçauent que fuir deuant vous, vous accordez ce qu'à peine

vaincus on vous eust osé demander ? Vous prenez en mariage vne desheritée, pendant le temps seulement qu'elle aura l'honneur d'estre cõpagne de voſtre loy, & ſemble par voſtre accord que ſon pere luy donne en mariage le droict qu'il pretend ſur vous.

Il n'en ſera ainſi, vous vous en deporterez, reſſentant ce qu'à peine encores, aueuglez que vous eſtes, vous ne voulez recognoiſtre, vous prendrez celle en France, qui ſeule digne de ce Sceptre, ſemble auoir eſté enuoyée de Dieu pour reünir vne branche defaillante à ſon tige; vous ſuiurez les Conſeils de celuy que vous auez abandonnez au beſoin: luy qui vray Decie auoit voüé & deſtiné ſa vie au ſalut de ſon pays, lequel, bien qu'il ſe viſt delaiſſé de vous, a neantmoins perſiſté en ſes bons deſſeins; & ſeul a deſtourné une fois le cours de voſtre deſtinée, empeſchant la perfection de ſes alliances; qui ſeul a touſiours reſiſté à ſes maudites & dangereuſes vipe-res, qui non cõtentes d'auoir touſiours poſſedé le cœur de vos Roys, ne taſchẽt à s'accroiſtre qu'auec la ruine entiere de leur mere.

C'ont eſté de tout temps leurs deſſeins, ç'a eſté autresfois le ſeul motif de leur ſaincte vnion; & pour ceſt effect vous ayant rauy (*ſoubs eſperance de leur mettre auec l'Eſpagnole ce noble Sceptre en main*) *ces genereux Princes (qui bien qu'eſtrangers, mais adoptez par ve-*

ſtre Francez ne ſe ſont jamais monſtrez autres que bons François qu'en cette occaſion) vous auoyẽt mis en tel eſtat, que ſã reſiſtãce, vaincus par vous meſme, vous fuſſiez tõbez en la tyrannie de celuy que vous auez touſiours craint, & huy plus que la mort, ſans eſpoir de vous en releuer : ſi Dieu regardant voſtre France d'vn œil de pitié, ne vous euſt enuoié ce grand HENRY, qui non pour ambition de ſe voir voſtre Monarque paiſible, mais meu d'affection en voſtre endroit, aimant mieux s'enſeuelir aux cẽdres de ſa patrie, que la voir reduire à ſupporter le joug de ſõ plus grand ennemi; a pris la cuiraſſe; a quitté le repos pour auec les armes vous remettre, vous qui tiriez deſia à voſtre fin. Et par ſon ſoing, par les trauaux qui luy a fallu endurer, & ſurmõté par ſa vertu, aſſiſté d'vne grace ſpeciale de Dieu, qui recognoiſſoit la iuſtice de ſes armes. Il vous a rendu le repos tant deſiré, a appaiſé les tempeſtes qui auoyent preſque perdu voſtre nauire. Sa ſeule memoire vous deuoit maintenant retirer de ces alliances Eſpagnolles, vous ayant touſiours monſtré quelles alliances il falloit contracter, quelle amitié il falloit rechercher des Eſpagnols, leur tenir le pied ſur la gorge, releuer ceux qu'ils auoyẽt aterrez, aſſiſter ceux qu'ils vouloient eſtouffer eſtre ennemy de leurs amis, & amy de leurs ennemis, punir quoy que

grands personnages, & desquels il semble qu'on ait besoin, ceux qui en quelque façon leur fauorisent en leurs conseils, se laissans emporter à leurs promesses.

Ce sont les alliances qu'il vous a enseigné de contracter auec eux, non rechercher à son mespris & à vostre desaduãtage ce qu'il leur auoit (quoy qu'ils l'en sollicitassent) si souuent denié? Il sçauoit bien ce qu'ils en faisoient n'estoit que pour s'accommoder au temps, aians recogneu les pratiques qu'ils taschent d'auoir en France, & pource estant contraint punir celuy qu'il auroit appellé son second en la restauration de son Estat, pour donner crainte aux autres de ne se laisser corrompre & trahir auec eux leur propre patrie. Ce qui eust telle efficace, que les Partisans Espagnols pendant sa vie n'ont osé descouurir les trahisons qu'ils couuoyent dans leurs ames, estans contraincts (quoy qu'Espagnols) se monstrer bons François.

Mais il est mort, vos meschancetez en sont cause, ie n'en veux dire dauãtage, ie suis Prophete, i'dois parler de l'aduenir, non du passé: il est mort, & ceux qu'on pensoit estre deuenus bons François pour le peu d'effect qu'auoient eu leurs premiers desseins, quittans l'habit duquel ils estoient masquez pendant sa vie, apres sa mort ont fait le plus grãd effort, que l'Espagnol (à qui ils n'attendoient que l'occasion pour le recompenser de tant

de piſtoles qu'ils ont receus de luy pour ſe corrompre eux-meſmes & vos Frãçois) euſt ſçeu deſirer d'eux, luy donnant maintenant en mariage ceſte France toute floriſante pour ſa longue paix, luy aiant voulu donner autresfois preſque ruinée pour les lõgues guerres qu'elle avoit enduré. C'eſt la recompenſe de ſa trop longue attente.

Et encores les eſtimerez bons François! zelez à voſtre bien! vous benirez leurs ſainctes intentions, eux qui n'ont autre but en leurs conſeils qu'à vous ruiner! Vous vous perdez, croiez moy, & ſi vous ne le faites vous ſentirez bien toſt l'eſchet qu'a apporté en ceſt eſtat la mort d'Henry le Grand. Mais ie vois au contraire, vous faites des feux de ioye, vous paſſez les nuicts en ballets & en dances, en eſperance de ces pretendus mariages: Hé que penſez-vous faire! accorder deux peuples de tout ennemis? pluſtoſt l'eau & le feu ſe meſleroient enſemble, & meſlez produiroient leurs effects, que le François peuſt compatir avec l'Eſpagnol. Le coq eſt du tout contraire au lyon, & à ſa ſeule voix luy fait monſtrer les talons & rabattre le feu de ſon courroux.

Mais ie me trompe, ie luy faits trop d'honneur, ce n'eſt point vn lyon, c'eſt vn renard, qui eſt touſiours au guet pour attrapper voſtre coq; tenez-vous donc ſur vos gardes, &

ce pluſtoſt quand il fera le doux; Ses promeſſes ne ſont que desloyautez; ſon viſage riant ne cache que courroux; ce changement qu'il monſtre tout à coup eſt vn indice certain de quelque dangereux deſſein. Car qu'a-il affaire d'alliances ſi eſtroites auec vous, ſinon que par tels apas il vous croit abuſer? Ce n'eſt en luy que diſſimulation, touſiours contraire de paroles aux effects, & eſt plus preſt à faire l'vn quand il a promis l'autre.

Retirez vous François quand vous pouuez de peur que ne le pouviez quād vous le voudrez. C'eſt vn mauuais compagnon qu'vn renard, & vous eſtes trop francs pour l'auoir pour amy.

Et quoy ne conſiderez-vous point ſes deſſeins? Non, l'eſpoir du bien qu'on vous promet qu'il en viendra, vous offuſque les yeux: & quel bien penſez-vous qu'il en doiue reüſſir? Voſtre ſeule ruine, apres le reſte de l'Europe, eſt la fin de ceſte alliance, vous receurez de luy le bien-fait que Polypheme promettoit à Vlyſſes, il vous ruinera les derniers ce ſont ſes deſſeins.

La Flandre abandonnée de vous ſe verra bien toſt ſurmontée.

L'Angleterre la ſuiura de preſt, & ſous pretexte d'eſtre bons Catholiques, vous exterminerez en voſtre pays la religion pretenduë reformée, renouuellant les guerres qui vous

auoient penſé ruiner, vous vous affoiblirez vous meſmes, vous ruinerez de vos bons cõpatriotes. C'eſt ce que demande l'Eſpagnol pour paruenir à ſes deſſeins, il ſçait bien que ſeuls & quelques-vns d'entre vous ſont exempts d'eſtre ſuſpects de tenir ſon party, & ne ſe ſont point encores (quoy qu'il l'ait voulu faire) laiſſez eſbloüir à l'eſclat de ſon or Ie ne ſuis Huguenotte, mais l'experience me le monſtre & la verité me contraint de parler ainſi.

L'Italie quand elle vous aura perdu ne reſiſtera plus à ſes armes. Il y commence deſia, & laſchement vous abandonnez vos alliez.

L'Empire d'Allemagne ſe verra bien toſt aſſerui à ſe Renard, qui trompera meſmes ſes aiſnez, il reſtera la conqueſte d'Orient: Ce ſera voſtre part, le Pape vous en donnera le droict que vous vous promettez deſia; vous promettra des croiſades; l'Eſpagnol ſe voyãt proche du ſuccez de ſes deſſeins vous y aſſiſtera; vous ne perdrez l'occaſion, & aſſemblant en vn toutes vos forces vous vous y acheminerez, comme à vne victoire certaine; vous y conduirez voſtre Roy pour le voir couronner au ſiege des Solymans, où bien toſt ſe trouvera là ſeul deſnué de tout ſecours, eſtant trahy des ſiens deſia corrompus par l'Eſpagnol, & abandonné de ceux qui luy pouſſoient, toutes ſes forces eſtant rompuës,

il courra quelque bruict de ſa mort, on enterrera vn Suiſſe en ſon lieu, à la facon du Roy de Portugal; l'Eſpagnol ſur ce bruit (quoy que faux comme beau-frere) reiettant voſtre loy, ſa ligue s'emparera de ſon troſne, perſonne ne luy pouvant reſiſter : voſtre Roy reuient; ce ſera vn faux Sebaſtien; ce ſera vn Patiſſier, ou quelque Calabrois, & le mettant en priſon on luy fera miſerablement finir ſes iours

Mais ſeroit trop long temps attendre pour vn tyran qui bruſle de deſir de ſe voir voſtre Monarque, & qui met le bruit de tous ſes deſſeins en voſtre ruine: il cerchera quelque plus cour moyen, il ſçait que par ſon alliance vous eſtes contrains de quitter l'amitié de tous ceux qui vous ſont de tout temps alliez, il ſçait que pour cela il ſont du tout aillienez de vous; Que fera-il? Il les ſondera, & recognoiſſant leur mauvaiſe volonté en voſtre endroit, les ſolicitera à s'allier auec luy, il ſe preuaudra du peu de fermeté & conſtance que vous auez en vos alliances, & pource ſe les rendra amis, caſſera pluſtoſt ſon Inquiſition, ne ſe ſouciant du Pape que pour ſon bien, mettra liberté de conſcience en ſes pays, & en un beſoin prẽdra le turban pour vous ruiner, par ces moyens les ayans gaignez, les bandera contre vous, les portera à ſe vanger du tort que leur auez fait de les auoir abandonnez,

les

les aidera de ſesforces; vous ne ſubſiſterez point, eſtans trahis des voſtres & delaiſſez de tous, & alors ce Renard qui queſtoit il y a long temps ceſte proye, vous voyant oppreſſés d'vn coſté cerchera quelque pretexte à ſon ambition, pour acheuer de ruiner & mettre fin à ceſte belle Monarchie, conduite à telle periode pour auoir eſté trop credule, pour auoir trop cerché le repos, & n'auoir voulu croire ceux qui nè luy conſeilloient que ſon bien.

Quoy François, ne preuoyez-vous point cela? Eſtes-vous ſi abeſtis que vous ne vous reſſentiez plus des maux qu'il vous a faits Auez-vous deſ-ja mis en oubly ſa tyrannie & l'vſurpation de Nauarre? Ne vous ſouciez-vous plus de voſtre Souueraineté de Flãdres? de voſtre Duché de Milan & Royaume de Naples, qu'il tient à la honte de vos peres, qui y ont tant employé de forces? Ne ſçauez-vous plus les indeuës pratiques qu'il a touſjours ſollicité en voſtre France? Luy pardonnez-vous la corruption de vos genereux François, qu'il penſoit eſtre vos ſeuls Lyons? Mais il ſe trompoit, la France eſtant auſſi couſtumiere iuſques icy à engendrer des Lyons que l'Eſpagne des Cerfs. Eſtimez-vous qu'il ait ſi toſt changé le naturel de ſes peres? Ne voyez-vous pas qu'il ruine maintenant vn Prince, ſans auoir eſgard aux alliances qu'il auoit

auſſi eſtroitement contractées que vous ? & que s'il trompe les hommes pour Piedmont, tromperoit Dieu pour la France?

Mais ie le vois, vous n'eſtes plus François, vous n'eſtes plus libres, vous ne demandez que le repos qui qu'il vous le donne, & ne vous ſouciez à quel maiſtre vous ſerviez, vous n'eſtes plus de ces François, qui ont de tout temps eſté eſtimez pour l'affection qu'ils portoient à leur Roy, qui ont tant de fois reſpandu leur ſang pour maintenir ſes droicts, fermans les yeux à toutes autres conſiderations: Non, non, vous ne tenez rien de vos peres, vous eſtes Argyrantropes, ſoldats d'Eumenes, vous trahiriez voſtre Prince pour voſtre proffit particulier, & en cela ie recognois, que vous eſtes au declin de voſtre Empire; il faut qu'elle periſſe, ceſte Monarchie, perſonne ny peut, ou ny veut donner remede, ceux qui le conſeillent ſont blaſmez, ceux qui y taſchent ſont eſtimez criminels de leze Majeſté, ceux qui en parlent ſont perturbateurs de l'Eſtat: vous eſtes donc venus à noſtre fin, puis qu'on n'y oſe donner remede, tout s'y accorde, ie ne voy rien qui y repugne.

On auoit conuocqué les Eſtats generaux, remede à la verité fort certain pour reſtablir vn Eſtat, ſi leur Conſeil euſt eſté libre, & n'euſſent eu crainte d'outre-paſſer ce que le plus fort leur demandoit, & ceux à qui deuant que

pouuoir eſtre eſleus ils auoient vendus & promis leurs voix, n'oſans propoſer que ce qu'il leur auoit eſté par eux commandé autres-fois, il vous ont reſtably; Mais ce ſont eux maintenant qui les premiers ont tracé le chemin à voſtre ruyne: le Clergé, vous ayant fourny de beaux pretextes pour mettre a couuert les aſſaſſins de vos Roy, mais ie me trompe? ce ne ſera plus contre vos Princes legitimes: ce ſera contre quelques tyranneaux vſurpateurs de voſtre Empire: ouy ce ſera cõtr'eux, vos Rois deffaillant bien toſt, ſi ſelon leur propoſition vous vous rend-z eſclaue de l'Italien que vous auez touſiours eſprouué varriable; qui n'eſt amy que pour le bien, ou le mal qu'õ luy peut faire; & ne ſe ſoucie plus de vous, voyez-le; vous qui luy auez donné ſon premier patrimoine: mais il ne faut tenir ce diſcours: tous les Empires du monde. ayant eſté en leur diſpoſition depuis Sainct Pierre. eux qui eſtoiẽt quelque fois bien aiſes de trouuer leur eſtenduë de terre pour éuiter la furie des Empereurs. I'honore le ſainct Siege en toute ſpiritualité, mais il s'en fait trop accroire au temporel. Quoy? approuuer ne tenir voſtre Eſtat que de luy, vous n'eſtes point aſſeurez d'auoir touſiours vn Paul; il faut craindre vn Boniface, vn Sixte, ou autres, auſquels il ne faudroit qu'vne boutade, ſe voyant ce pouuoir en main, ſi vous leur deſplaiſez en quelque choſe;

Si l'Espagnol leur commandoit, il vous confisqueroit vostre Empire, comme fauteurs de l'heresie, ils luy donneroient pour butin en cela qui y prendra plus de droit qu'vn autre estant beau-frere: & par Bulle casseroient plustost vostre loy Salique comme inegale & inhumaine, il seroit aussi le plus fort ayant corrompu & corrompans tous les iours les plus grands de vostre Estat, mesme la plus part de vos François variables & inconstans, qui n'ôt pour estre que le changement, ne demanderoient autre chose; & se voyans absous de la crainte qui leur reste d'outre-passer la foi que ils deuoient à leur Roy, donneroiẽt pour pretexte à leur desloiauté de ne vouloir encourir la rigueur du foudre d'Italie.

Vous y commencez François, & tous les iours, quelques vns d'entre vous, poussez de ses raisons diaboliques (comme confirmées par la voix de tout peuple, pour le peu de resistance qu'on y fait, & le tacite & muet consentement qu'on y preste, pour le peu de recerche qu'on a fait des auteurs execrables des parricides des Henrys, s'osent attaquer à la sacrée personne de vostre Roy, exempt pour son bas aage de commettre ce pourquoy selõ eux, il seroit permis de le tuer, si ce n'est que la Couronne seule leur face entreprendre ses desseins.

Vous en verrez bien d'autres, si en reiettant

ces maudites propositions du Clergé, vous n'en punissiez les autheurs qui vous ont osé menacer de la mort de cent mille hommes, & de la ruine de vostre Estat, si vous ne les ratifiez : mais excusez-les, ils ont combattu pour leurs droits, ayant esté par bulle expresse du Pape, naturalisez Italiens en esperance de pouuoir vn iour participer à la Chaise de S. Pierre.

Et crois aussi que vostre noblesse pour mesme fin a intention de prendre vn iour le chapeau rouge, & de vray elle l'a bien merité, & l'aura, ayant auec tant de passion moiennant aussi de pensions soustenus les droicts Papistres pour diminuer ceux de leur Roy.

En quoy vous voyez, pauures François, combien vous estes delaissez ; puisque ceste Noblesse tãt esloignée de l'affection naturelle de leurs peres au seruice du Roy & de leur pays, bastarde, il le faut, de ces genereux François, qui ont autres fois troublé toute l'Italie pour l'en deraciner ; s'est rendu fautrice d'vne si damnable maxime, seule capable de bouleuerser l'Empire le mieux establi qui soit au monde, & m'estonne comme elle a peu trouuer lieu dãs l'ame de ceste Noblesse, qui pour ceste cause a quitté le surnõ qu'elle auoit obtenu par tãt de victoires, & pour s'estre touſiours monstr'e affectionnée à maintenir les droits legitimes de son Roy : elle la cedé, ce

beau nom de conſeruateur de l'Eſtat, encores à ceux de qui elle n'auoit auparauant iamais tenu compte audit tiers Eſtat, lequel s'eſtant monſtré vrayment Noble & ſeul digne, pour ce temps, du nom François s'eſt roidy, aſſiſté de voſtre premier Prince, & de voſtre Cour de Parlement qui y continuent encores tous les iours à maintenir les droits de ſa Maieſté, penſans ſouſtenir en ceci quelque peu ce grand edifice, & n'eſtant toutesfois aſſez fors, ont ſuccombé, afin que le cours de voſtre deſtinée ne fuſt empeſché.

Car il faut qu'il periſſe ceſt Eſtat, il a trop long temps duré, & ſera en ce temps pluſtoſt qu'en nul autre; puis que vous ne tenez que du Pape, lequel deſia tous les ans en ſa bulle, *in cœna Domini*, excommunie vos Rois comme fauteurs de l'hereſie.

Voſtre fin eſt donc venüe, la Prophetie de S. Remy s'y accorde, tant que vos enfans rendront la iuſtice, ce dit-il, voſtre Roiaume florira: & en quel temps la iuſtice a elle eſté moins rendüe qu'en cettui-ci? tout eſt plain d'iniuſtices, brigues, monopoles & corruptions. Ceſte belle Aſtrée Françoiſe eſt toute changée: Elle a quitté ſon bandeau, elle voit clair; elle a retenu l'eſpée pour punir les pauures qui n'ont peu par leur argent, s'exempter des peines deuës à leurs crimes; elle retiẽt la balance, non pour peſer les raiſons de l'une

& l'autre partie, mais pour ſçavoir par le poix qui plus luy donne; elle n'eſt plus veſtuë de rouge, la robbe eſt bigarrée & ce Cameleon pour pouuoir receuoir les couleurs que ſa paſſion lui demãde; ce n'eſt plus elle qui preſide, l'auarice s'eſt emparée de ſon ſiege, l'ambition & la luxure domine le cœur de ſes Põtifes, ils n'ont rien de reiglé, tout y eſt en deſordre ſelon leurs appetits: Tous particuliers, perſonne publicque, ſi ce n'eſt voſtre Cour des Pairs, qui aſſiſtée d'vn Theopompe, qui a touſiours cerché les moyens de vous remettre ſans crainte d'encourir la haine de ceux qui pour maintenant tiennent voſtre timon & ſeuls ſont cauſe de voſtre mal, taſchent par ſes iuſtes remonſtrances, ne pouvant autre choſe, d'exterminer les abus qui ſe commettent au Conſeil de voſtre Roy, & monſtre par perſeuerance en ce deſſein, que non point la Pollette, mais la preignante douleur qu'elle reſſent d'vn ſi grãd deſordre l'a pouſſé à s'aſſembler tãt de fois n'aiant deſiſté, bien qu'on luy promiſt la continuation de ce pourquoy on croiroit qu'elle s'aſſemblaſt.

Ce petit nombre François, ſeul deſireux de voſtre bien, vous doit monſtrer en quel eſtat eſt voſtre Frãce, puis que la Prophetie de voſtre ruyne eſtant venuë, ce ſeul Parlement ne la pouuant empeſcher, pour en faire pluſtoſt arriver les effects, vous contractez, non ſans

honte de desroger à vos peres, auec le plus cruel ennemy qu'ils ayent iamais eu, & non contens de ce, pour plustoft vous ruiner, vous vous rendez fieffez de l'Italien, esclaue de l'Espagnol, qui par droit de felonnie depossedera bien tost vos Roys, pour vous acquerir à son maistre.

Vous perirez donc, toutes choses vous le prediſent, ſi vous ne me croyez, qui Prophete enuoyé de Dieu, vous anonce la ruyne de voſtre eſtat; ſi vous ne vous convertiſſez; ſi vous ne coupez le chemin aux mal-heurs qui vous tallonent de ſi pres, que ſi vous ny mettez bien toſt la main, il vous ſera à la fin impoſſible d'y remedier.

Vous eſtes dites-vous preſt d'y reſiſter, & pluſtoſt vous enſeuelir dans les cendres de voſtre pays, mais vous demandez vn chef: entreprenez ſeulement, & ne ſuiuez en cecy que celuy qui s'y eſt offert y a ſi long temps; qui bien que ieune d'ans monſtre plus de maturité en ſes conſeils, que ceux à qui en le laiſſant, vous auez iuſques à preſent voulu croire.

Vous ne me tromperez pas Prince de Bourbon; mais ie deſire auſſi de vous que ne vous en departiez à la premiere reſiſtance qu'on fera: ce ſeroit peu de l'auoir entrepris; ſi vous ne le mettiez à effet, vous vous deuiez propoſer des le cõmencement d'y auoir pour ennemis

les

les plus grands de ceſt Eſtat : & quoy, pour crainte des trauaux qu'il y conuient endurer, quitteriez vous voſtre patrie en vn ſi grand beſoin? qui ne vous demande que ce que legitimemẽt vous lui deuez; ſi vous voulez eſtre tel que voſtre qualité porte, elle eſt deliberee de faire & ſouffrir toutes choſes pour le ſeruice du Roy & de vous: ne reculez donc point, mais aſſiſtant voſtre ieune Hercules Gaulois, ſeruez-lui de Theſee, pour deſtourner les malheurs de toutes mes predictions qui ſont certaines, ſi l'on n'y remedie, aiez le & il interpoſera ſon authorité à vos conſeils. Quãd à vous Sire, voſtre bas aage ne vous peut ſeruir d'excuſe, pour ne ſupporter tous les trauaux qui ſe preſentent, aiant meſmes vn Theſee pour ſecond: vous eſtes fils d'vn Iupiter, qui en pareil aage commandoit aux armees : vous tenez le ſceptre des François, qui n'ont accouſtumé d'obeir qu'à ceux qui par leur vertu ſçauent commander, & encores en ce temps qu'ils ne tiennent pour maiſtres, que ceux qu'ils craignent ou qui leur font du biẽ; qu'ils ſont ſi chatoüilleux en leurs opinions qu'ils tordent incontinent au mal ce qu'ils deuroient prendre à bien; ne voiez-vous pas que de leur langue enuenimee, ils s'oſent attaquer à voſtre Majeſté, voulant des ſon commencement ternir voſtre grandeur : prenez y garde, voſtre Frãce meſme vous eſt vne maraſtre, qui vous

enuoie des voſtre enfance des ſerpẽs leſquels ſi vous n'eſtouffez bien toſt, monſtrant que vous eſtes vn S. Louys, non vn Charles le ſimple, pourroient tellement infecter voſtre nom de leur venin, qu'il vous ſeroit à la fin impoſſible d'y remedier? monſtrez vous vn Hercules des voſtre bas aage, pour pouuoir ſupporter les trauaux que ceſte Marraſtre vous met deuant les yeux, vous auez trouué vne Pallas ce ſage Parlement, pour conſeil, & vn Theſee pour ſecond, il vous ſeront faciles.

Vous y trouuerez en teſte vn Cerbere, les trois Eſtats de ce Royaume qui n'ont eu autre but en leurs propoſitions qu'à vous ruiner; qu'à vous rendre tributaire des hommes, vous qui ne tenez que de Dieu; & qui ſera, ſi vous n'y prenez garde, la premiere cauſe de voſtre mal? Lui qui deuoit eſtre, s'il euſt bien fait, les eſtabliſſemens de voſtre Eſtat, qui s'eſt oſé attaquer à celuy lequel apres voſtre Sacree perſonne & de Monſieur voſtre frere, a le plus d'intereſt à la conſeruation de ceſt Eſtat. Ne l'a il pas meſpriſé de ſes cris impudents pour auoir voulu ſouſtenir vos droits? N'a-il pas taſché de le rendre criminel en voſtre endroit? N'a-il pas en voſtre preſence de ſes trois diuerſes teſtes vomi contre lui vn venin tout different? mais vous l'aurez bien toſt ramené à la raiſon, continuant l'amitié que vous monſtrez lui porter, & l'honneur

que lui faites de le desirer tousiours au pres de vous, pour le suiure en ses Conseils, d'autant meilleurs que celui des autres, qu'il y a plus d'interest.

Vous y aurez à combattre des oiseaux stimphalides, qui enuieux & estrãgers empeschent que les François ne se ressentent des raions de vos liberalitez.

Vous y aurez à punir des Dromedes, qui ayant mis tout leur Patrimoine en la tyrannie affectee de leurs offices, succent tout le sang du pauure peuple, qui abusé court à eux comme à leur refuge, pour en entretenir leurs cheuaux & carrosses.

Il suiura vn Euristhe, qui n'a serui que d'instrument à Iunon, pour vous perdre & Thesee qui doit par vne punion exemplaire, pour auoir par ses conseils presque renuersé vostre Estat, monstrer le chemin à beaucoup d'autres, il vous sera facile de le conduire a telle fin tout honteux de se voir frustré de l'heureux succez, qu'il esperoit en ses desseins: pour suiuez-le, vostre Parlement vous y appelle, le peuple las des pilleries qu'il a exercé sur luy vous y conuie.

Ayant ainsi auec l'assistance de vostre Thesee terracé tous ces monstres, qui de diverses natures, couuent dans leurs corps François vne ame Espagnole; qui ne sont nez qu'à vostre ruine; qui creatures de l'Estranger, ne vous

pouſſe qu'à ce qui leur profite; vous aurez biẽ tost rangé celuy qui ne ſe fie en ſes deſſeins, qu'à leur corruption, ce Lyon rugiſſant qui ne taſche qu'à vous ruiner, qu'a vous devorer vos François, & par ſon or, leur oſter le reſte de l'affection qu'ils vous peuuent porter, qui ayent meſme vne Hydre en France. à fait que par les conſeils de ceux qu'elle auoit envenimé, vous auez contracté auec luy des alliãces en ce encores plus dangereuſes que maintenãt pour vous tromper, il quitte ſa peau de Lyon pour prendre celle d'vn Renard.

Ne vous fiez point, mon Roi, en ſes promeſſes, quittez ſon amitié; ſoiez ſon ennemi; lui qui a voulu il n'y a pas long temps depoſſeder le feu Roi voſtre pere du Sceptre que vous tenez à preſent: craignez l'effect en voſtre endroit.

Et pour ce reiettez au pluſtoſt ceſte Deianire, qui ialouſe de voſtre bien, vous donnera un iour ſi vous la retenez, vne chemiſe infectée de ſon venin d'Eſpagne, qui ſterille comme c'eſt leur couſtume, fera faillir voſtre race en vous meſmes.

N'allez cercher en païs eſtrange vne femme, vous auez en France vne Hebé qui vous attẽd, c'eſt elle ſeule qui doit eſtre & ſera voſtre compagne, qui vous rendra immortel par la poſterité qu'elle vous engendrera, laquelle bien que voſtre parente vous pouuez eſpou-

ser sans aucune dispense. C'est elle de qui les peres vrais enfans de Bourbon n'ont iamais eu autre but que le bien de la Couronne, qui seule vnicque delaissée par l'vne de vos branches, peut apres vos longs trauaux vous faire cueillir les pommes Hesperides.

Croiez-moi, Cassandre, qui ne sçait que c'est que mensonge, vous le dit qui vous predits la ruine entiere de vostre Estat, la perte de vostre Couróne, si vous persistez en ses alliãces encommencées, qui sont la fin & le commencement des mal-heurs qui penchent sur vostre teste, & au contraire, qui ne nous promets que bon heur, que victoires, que triomphes, bref, tout ce qu'vn Roy bien aimé de son peuple, & qui est prompt à executer ce que Dieu lui commande, peut iustement desirer, si vous receuez pour compagne de vostre Sceptre, celle qui dediée à feu Monsieur vostre frere apres sa mort, n'est demourée que pour se voir un iour vostre espouse legitime: qui par ses yeux brillans, & son visage plus parfaict que celuy d'vne Deesse; qui par sa douce & agreable parolle, surpassant de beaucoup celles des Nymphes, vous deuroit si vous n'estes autre que les Dieux mesme attirer à elle; qui de surplus vous apporte en la prenant à femme plus de domaines qu'Estrãgere telle qu'elle soit maintenant au monde vous pourroit donner.

Et encores vouloir prendre vne Maure deſ-heritée & ſans bien la quittant là: Elle qui auec ſa beauté vous rendra poſſeſſeur legitime du patrimoine de vos ayeulx, Meſſieurs de Bourbon & du pays dont vous portez le nom.

Ne penſez point en auoir d'autre auec la volonté de ce grand Dieu qui vous commande par ma bouche de la choiſir ſeule entre toutes ſi vous ne voulez endurer toutes les punitions que Princes refractaires de ſes commandemens ſçauroit craindre.